



L'ÉVÉNEMENT

Lecture : pourquoi les méthodes inefficaces dominent à l'école

Très décrié, l'apprentissage « mixte » y est toujours prégnant, et les résultats en pâtissent.

CAROLINE BEYER [@BeyerCaroline](#)

LES ANNÉES passent, et les méthodes de lecture ne font pas consensus. Miroir de ces errances, les évaluations des élèves français démontrent régulièrement leurs difficultés en la matière. En France, pays où l'origine sociale pèse considérablement sur les résultats scolaires, comme le pointe régulièrement le classement international Pisa, un élève sur cinq entre au collège sans maîtriser les savoirs fondamentaux.

Depuis les années 2000, pourtant, les sciences cognitives, nourries par l'imagerie cérébrale, ont établi que seul l'apprentissage syllabique et phonologique permet de développer efficacement l'aire de la lecture dans le cerveau du jeune enfant. Las, les méthodes de lecture dites « mixtes », qui allient la fameuse méthode « globale » (basée sur la reconnaissance automatique des mots) et la méthode syllabique, sont toujours présentes à l'école. En vogue dans les années 1970, ces pédagogies dites « nouvelles » ont imprégné durablement la culture professionnelle des enseignants du primaire. Syndicats majoritaires, inspecteurs et autres pédagogues des Inspé (les instituts de formation des profs, héritiers des IUFM) continuent de porter la bonne parole, face à une méthode syllabique qu'ils jugent passiste, conservatrice, et qui transformerait les élèves en robots à ànonner. Le clivage politique, convoqué dès lors que le sujet refait surface, vient régulièrement troubler le débat.

« La lecture est l'un des apprentissages fondamentaux sur lesquels s'appuie toute la scolarité », rappelle le Conseil scientifique de l'Éducation nationale (CSEN), installé en 2018 par Jean-Michel Blanquer, le prédécesseur de Pap Ndiaye Rue de Grenelle. Dans une note d'alerte vi-

rulete, presque désespérée, publiée en octobre, son président, le neuroscientifique Stanislas Dehaene constate que « les méthodes et manuels efficaces continuent d'être parmi les moins utilisés » par les enseignants. « En l'absence de formation », certains adoptent « des pédagogies à départ "global" totalement inacceptables ».

Une vaste enquête

En mars, son sang n'a fait qu'un tour lorsqu'une des chercheuses de son équipe est tombée, dans une classe, sur une méthode « aberrante ». Des textes d'une dizaine de lignes, rendus volontairement illisibles, indéchiffrables par les élèves, accompagnés de consignes telles que « repère les mots découverts la veille » ou « regarde maintenant les lettres qui composent les autres mots et essaie de les déchiffrer ». Mots irréguliers dont la correspondance entre les sons et les lettres n'a pas encore été enseignée -, devinettes, introduction d'un alphabet phonétique international, où le son « u » se voit représenté par la lettre « y » en deuxième semaine de CP... Un concentré des « gestes à éviter ». « Que pourrait en apprendre l'élève, si ce n'est que lire, c'est deviner ? » conclut l'auteur, en 2007, de l'ouvrage *Les Neurones de la lecture*. Et de citer, a contrario, une enquête en cours sur les pratiques d'apprentissage de la lecture, menée par le sociologue Jérôme Deauvieu, de l'ENS, dont les premiers résultats ont été présentés en mars au ministère et à des inspecteurs. Réalisée sur un échantillon de 16 000 enseignants de CP, elle montre que moins de 1 % utilisent une méthode « 100 % déchiffrable » (seuls les sons et lettres appris doivent être soumis à l'élève), tel que préconisée par le Conseil scientifique. Lequel a publié pour cela, en 2019, un « Guide orange » à destina-

tion des enseignants.

« Les résultats de l'enquête montrent clairement que ces pratiques ultraminoritaires sont nettement plus efficaces que la méthode globale (utilisée par 3 % des enseignants) et l'énorme masse de pratiques "mixtes" (96 %), qui penchent parfois côté global, parfois côté syllabique », explique Jérôme Deauvieu, membre du Conseil scientifique. « Elles sont efficaces, notamment pour les élèves des milieux populaires », ajoute-t-il. Totale-ment inédite, cette vaste enquête a interrogé les enseignants sur leurs pratiques, au regard des résultats des évaluations nationales de CP et CE1. Ses résultats détaillés seront publiés début 2023. « Ils vont incontestablement dans le sens du déchiffrement pur, qui permet à un élève de savoir lire à Noël, affirme le sociologue. L'institution doit l'intégrer. Car les familles favorisées, elles, le savent. Les enseignants connaissent bien le retour miraculeux des vacances de Noël ou de février. »

Alors, pourquoi cette inertie ? Elle est liée à la défiance ambiante dans le corps enseignant, prompt à invoquer la « liberté pédagogique », mais aussi à l'encadrement pédagogique, ces inspecteurs et conseillers qui continuent de porter des méthodes « mixtes ». « Le "Guide orange" a été très mal diffusé par des inspecteurs qui ont fait toute leur carrière en disant que l'apprentissage de la lecture était avant tout visuel ! », résume Pierre Favre, vice-président du Syndicat national des écoles (SNE), minoritaire dans le primaire, et directeur d'école. La massification scolaire des années 1980, qui a remplacé la notion d'« échec scolaire » par celle d'« échec de l'élève », a fait les beaux jours de pédagogues charlatans, qui ont voulu dynamiser le savoir comme un élément bourgeois. » Depuis la fin des années



1990, le discours officiel est progressivement revenu, au fil des dégâts constatés sur les élèves, vers la méthode syllabique. « Mais il est porté par cette même institution qui a imposé l'erreur pendant de longues années ! Et les profs n'obéissent pas aux consignes », poursuit-il.

Travailler le vocabulaire

Sur le terrain, c'est dans les académies où les recteurs mènent une politique volontariste que les choses bougent. À Paris, le rectorat a lancé en 2017 son « plan lecture », sous l'égide d'Isabelle Goubier, inspectrice qui a formalisé la méthode « Lego ». Une méthode syllabique et phonologique qui, dès le CP, travaille aussi sur l'orthographe et la grammaire. Quatre mille enseignants de l'éducation prioritaire ont été formés, de la grande section de maternelle au CE1, et accompagnés en classe par des conseillers pédagogiques. « Nous sommes des passeurs des connaissances scientifiques », explique Isabelle Goubier, qui constate que les écarts entre les élèves de l'éducation prioritaire et les autres se sont réduits. À Paris, les oppositions idéologiques sont devenues très rares. Mais, dans d'autres académies, j'entends encore des choses telles que : « Il faut commencer par l'oral, il faut des illustrations », ajoute l'inspectrice, qui, en cette rentrée, a mis en place la méthode à Mayotte.

Dans l'académie d'Amiens, Hervé Sébille, directeur académique de l'Aisne – l'un des départements les plus touchés par l'illettrisme –, a développé une expérimentation dans une cinquantaine d'écoles non classées en éducation prioritaire, mais qui mériteraient de l'être. Quatre manuels de lecture, à entrée phonologique et syllabique, ont été proposés aux enseignants, qui ont reçu une formation de sept jours. « Ils ont constaté que les élèves ne s'ennuyaient pas. Fin janvier, 100 % savaient lire – une proportion qui n'étaient pas atteinte jusque-là en juin. Et ils ont pu commencer à faire plus de sciences et d'histoire », rapporte Hervé Sébille. « Automatiser » la lecture permet de « libérer » le cerveau et favorise la compréhension, comme l'explique Stanislas Dehaene.

Pour le linguiste Alain Bentolila, les erreurs s'expliquent surtout par « le grand trou noir de la formation des maîtres »,

« catastrophique » depuis la création des IUFM, en 1990. Rattachée aux universités, la formation est délivrée depuis par des universitaires déconnectés des réalités de l'école primaire, nourris par les sciences de l'éducation, « et qui veulent garder leur poste ! ». Pour le linguiste, il faut aussi travailler le vocabulaire – son cheval de bataille depuis des années –, « sinon, la lecture n'a pas de sens ». « 16 % des élèves arrivent au CP avec, à leur disposition, moins de 350 mots, quand les mieux dotés en ont plus de 18000 ! », explique-t-il. Des élèves qui passent ensuite de classe en classe et que le collègue achève. Ils s'engouffrent dans le couloir de l'illettrisme, qui touche aujourd'hui un élève sur dix en fin de scolarité. » ■



